



HAL
open science

Un des plus beaux textes symboliques de l'œuvre de Stendhal

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Un des plus beaux textes symboliques de l'œuvre de Stendhal. 2022. halshs-03616899

HAL Id: halshs-03616899

<https://shs.hal.science/halshs-03616899>

Submitted on 23 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 49

le 14 février 2022

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'**aillEURs**
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Un des plus beaux textes symboliques de l'œuvre de Stendhal

Takeshi MATSUMURA

*L'Histoire de la peinture en Italie*¹ ayant bénéficié d'une édition soignée et bien documentée de Paul Arbelet², complétée par des apports de Victor Del Litto dans la publication du Cercle du Bibliophile de 1969³ et sa propre édition de 1996⁴ – peu sûre et peu honnête⁵, il est vrai –, on aura l'impression que les grands éditeurs ont déchiffré toutes les énigmes qu'elle renferme. Cette impression est détrompée par Yves Ansel qui, dans son article « *L'Histoire de la peinture en Italie*, “pamphlet de Dominique” » paru dans *L'Année stendhalienne* de 2007⁶, a démontré que le chapitre LXVIII « Philosophie des Grecs⁷ » mettant en scène un dialogue de deux herbes provenait de *l'Aventure indienne, traduite par l'ignorant* de Voltaire⁸, qu'il ne se référait pas, comme l'avait supposé l'éditeur de 1924⁹, à l'article *beau* du *Dictionnaire philosophique* – où un philosophe conclut : « le beau est souvent très relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome¹⁰ », et que le renvoi à Voltaire figurant en note n'était pas une « couverture » pour ne pas « assumer la responsabilité d'une image aussi hardie » comme l'avait dit celui de 1996¹¹. Pour être précis, un demi-siècle avant Yves Ansel, Jules C. Alciatore avait déjà percé l'énigme du chapitre LXVIII de *l'Histoire de la peinture en Italie* dans son ouvrage sur *Stendhal et Helvétius. Les sources de la philosophie de Stendhal*¹², mais sa découverte est apparemment restée enfouie dans la masse de la littérature secondaire.

¹ *Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, P. Didot l'aîné, 1817, 2 vol. Je désigne cette publication par *Histoire1817*. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

² Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, Paris, Champion, 1924, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireA*.

³ *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel, Genève, Editio-Service, 1969, Cercle du Bibliophile, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireAD*.

⁴ *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Édition établie par* Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1996, Folio essais. Je désigne cette publication par *HistoireD*.

⁵ Voir mon article « Sauf le respect que je dois à la compagnie... : sur *l'Histoire de la peinture en Italie* éditée par Victor Del Litto », dans *GLALICEUR*, 47, 2022, p. 1-18.

⁶ Voir *L'Année stendhalienne*, t. VI, 2007, p. 69-99, surtout p. 89, note 60.

⁷ *Histoire1817*, t. II, p. 2 : « Une herbe parloit à sa sœur : “Hélas ! ma chère, je vois m'approcher un monstre dévorant, un animal horrible qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire, et m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un mouton.” »

⁸ Voir Voltaire, *Romans et contes, Édition établie par* Frédéric Deloffre et Jacques Van den Heuvel, Paris, Gallimard, 1979, Bibliothèque de la Pléiade, p. 280.

⁹ *HistoireA*, t. II, p. 430, note sur la page 4.

¹⁰ Voltaire, *Dictionnaire philosophique, Présentation, notes, choix de variantes, annexe, chronologie, bibliographie, index* par Gerhardt Stenger, Paris, Flammarion, 2010, GF Flammarion, p. 129.

¹¹ *HistoireD*, p. 640, note 238.

¹² Genève, Droz et Lille, Giard, 1952, p. 260.

À la même époque que Jules C. Alciatore, en annotant dans son édition du *Rouge et le Noir* pour l'ancienne Pléiade¹³ une « mouche éphémère » qui « naît à neuf heures du matin dans les grands jours d'été, pour mourir à cinq heures du soir ; comment comprendrait-elle le mot *nuit* ? »¹⁴, Henri Martineau avait de son côté identifié la source des deux premiers alinéas du chapitre XCI « Réfléchir l'habitude¹⁵ » de l'*Histoire de la peinture en Italie* et montré que Stendhal s'était inspiré de « la mouche éphémère » de la *Lettre sur les aveugles* (1749) et « de mémoire de roses » du *Rêve de d'Alembert* (1769) de Diderot¹⁶. Curieusement, ni en 1969¹⁷ ni en 1996¹⁸ Victor Del Litto n'a repris cette élucidation. Mais il n'est pas le seul à la négliger, puisque, malgré la « mouche éphémère » qui nous renvoie à la *Lettre sur les aveugles*, Jules C. Alciatore¹⁹ préférerait alléguer comme source le « moucheron » de Grimm « qui erre sur le front du professeur d'histoire naturelle²⁰ », et que parmi les éditeurs récents du *Rouge et le Noir* Pierre-Georges Castex²¹ et Michel Crouzet²² ne se réfèrent qu'à « de

¹³ Voir Stendhal, *Romans et nouvelles, Texte établi et annoté par Henri Martineau*, Paris, Gallimard, 1952, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., t. I (tirage de 1966), p. 1483, note 1 de la page 692. Cette remarque n'a pas échappé à Xavier Bourdenet, voir *Lectures de Stendhal. Le Rouge et le Noir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 238, note 10.

¹⁴ *Le Rouge et le Noir. Chronique du XIX^e siècle*, par M. de Stendhal, Paris, A. Levasseur, 1831, 2 vol., t. II, chapitre XLIV, p. 471 ; le premier soulignement est de moi, tandis que « nuit » est souligné par l'auteur.

¹⁵ *Histoire 1817*, t. II, p. 43 : « La mouche éphémère qui éclôt le matin, et meurt avant le coucher du soleil, croit le jour éternel. / De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir de jardinier. »

¹⁶ Voir la *Lettre sur les aveugles*, dans Diderot, *Œuvres philosophiques, Édition publiée sous la direction de Michel Delon, avec la collaboration de Barbara de Negroni*, Paris, Gallimard, 2010, Bibliothèque de la Pléiade, p. 162-163 : « Vous jugez de l'existence successive du monde, comme la mouche éphémère, de la vôtre. Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant. » et *Le Rêve de d'Alembert*, *ibid.* p. 367 : « Mlle de L'Espinasse : La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de roses on n'avait vu mourir un jardinier. » Sur Fontenelle qui est évoqué ici, voir ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Cinquième soir, dans *Libertins du XVII^e siècle, Édition établie, présentée et annotée par Jacques Prévot*, Paris, Gallimard, 1998-2004, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., t. II, p. 1260 : « Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premiers auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses ; les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient : Nous avons toujours vu le même jardinier ; de mémoire de rose on n'a vu que lui ; il a toujours été fait comme il est ; assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des roses serait-il bon ? » (souligné par l'auteur).

¹⁷ Voir *HistoireAD*, t. II, p. 563.

¹⁸ Voir *HistoireD*, p. 261.

¹⁹ Voir son article « Stendhal, Grimm et une méditation de Julien Sorel », dans *French Review*, t. XXXII, 1959, p. 366-367.

²⁰ *Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1753 jusqu'en 1769*, par le baron de Grimm et par Diderot, *Première partie*, t. IV, Paris, Longchamps et F. Buisson, 1813, juillet 1764, p. 139.

²¹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir. Chronique du XIX^e siècle, Texte établi avec sommaire biographique, introduction, bibliographie, variantes, notes et dossier documentaire par Pierre-Georges Castex*, Paris, Garnier, 1973, p. 646.

²² *Id.*, *Le Rouge et le Noir. Chronique du XIX^e siècle, Préface, commentaires et notes de Michel Crouzet*, Paris, Librairie générale française, 2020, Le Livre de poche Classiques, p. 753. En renvoyant à l'article cité de Jules C. Alciatore et à la *Correspondance littéraire* de Grimm, l'éditeur dit que le romancier a emprunté à celui-ci « la parabole du chasseur et des fourmis », mais je ne l'ai pas trouvée chez Grimm.

mémoire de roses » du *Rêve de d'Alembert* tandis qu'Anne-Marie Meininger²³, Yves Ansel²⁴ et Marie Parmentier²⁵ ne mentionnent plus aucune œuvre diderotienne. On constate que le savoir se transmet plus difficilement que les erreurs.

Un autre chapitre de l'*Histoire de la peinture en Italie* pose un problème comparable. Il s'agit du chapitre XXXIII « Épreuve sous la statue d'Isis ». Citons-le d'après l'édition originale de 1817 :

Une femme se promenoit dans les rues d'Alexandrie d'Égypte, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre. Elle disoit : « Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même²⁶. »

Sur ce chapitre, Paul Arbelet a mis en 1924 un long commentaire en insistant sur la mystification de l'auteur. Ce faisant, il le rapproche de deux passages du tome premier : d'une part du chapitre XVI, page 116 de son édition : « Il n'y a jamais *sacrifice de l'intérêt propre* à quelque sentiment généreux²⁷. » et de l'autre du chapitre XXXIV, p. 175 : « Un jour viendra que, plaignant les peintres d'Italie d'avoir eu à traiter de si tristes sujets, il sera sensible aux seules parties de l'art dans lesquelles il ait été libre à leur génie d'imiter la nature²⁸. » Voici sa note :

Chapitre XXXIII. – Manque dans le man. [= manuscrit] Chaper ; il est donc postérieur à janvier 1815. – Par l'obscurité du titre, par le tour énigmatique de l'allégorie, qui paraît ne se relier ni à ce qui précède ni à ce qui suit, Beyle s'est plu à mystifier son lecteur. On pourra, si l'on veut, rattacher ce chapitre aux idées sur l'égoïsme des dévots, qui ne font le bien que pour une récompense, idées exprimées déjà à la page 116, et auxquelles Stendhal va faire allusion à la page 175 (« ... traiter de si tristes sujets... »), – ou bien en appliquer la leçon à l'artiste, qui ne doit aimer la beauté que pour elle-même ; et cela aurait du moins quelque rapport avec le chapitre suivant²⁹.

²³ *Id.*, *Le Rouge et le Noir*, Préface de Jean Prévost, *Édition établie et annotée par Anne-Marie Meininger*, « *Le Rouge et le Noir : esthétiques et valeurs* », dossier pédagogique par Catherine Botterel, Paris, Gallimard, 2000 et 2020, Folio classique, p. 652.

²⁴ *Le Rouge et le Noir*, *Texte établi, présenté et annoté par Yves Ansel*, dans Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, *Édition établie par Yves Ansel, Philippe Berthier et al.*, Paris, Gallimard, 2005-2014, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol., t. I (tirage de 2017), p. 799 et 1135. Apparemment à la suite de Michel Crouzet, Yves Ansel affirme en renvoyant à l'article cité de Jules C. Alciatore que le « chasseur et les fourmis sont empruntés à la *Correspondance* de Grimm », voir ci-dessus la note 21.

²⁵ *Id.*, *Le Rouge et le Noir*, *Présentation, notes, dossier, chronologie, bibliographie par Marie Parmentier*, Paris, Flammarion, 2013, GF Flammarion, p. 598.

²⁶ *Histoire 1817*, t. I, p. 143.

²⁷ *Ibid.*, p. 74 ; souligné par l'auteur.

²⁸ *Ibid.*, p. 153.

²⁹ *Histoire A*, t. I, p. 344, note sur la page 168 ; souligné par l'auteur.

En 1996, Victor Del Litto propose un autre rapprochement. Selon lui, le chapitre XXXIII rappelle d'un côté le chapitre LXVIII « Philosophie des Grecs », dont la source voltairienne sera identifiée en 2007 par Yves Ansel comme on l'a vu au début, et de l'autre le chapitre XCI « Réfléchir l'habitude » dont les deux premiers alinéas proviennent de Diderot comme Henri Martineau l'a établi dans l'ancienne Pléiade :

L'allégorie de ce chapitre est une sorte de pendant à celle du chap. LXVIII et à celle du début du chap. XCI³⁰.

Aucun des deux commentaires n'a ainsi proposé de source pour la scène énigmatique. Ce chapitre XXXIII a attiré cependant l'attention de plusieurs spécialistes. Entre autres, Henri-François Imbert l'a qualifié dans son ouvrage *Stendhal et la tentation janséniste* d'un « des plus beaux textes symboliques de son œuvre³¹ », et avec son éblouissante érudition il a montré qu'il remontait à la *Vie de saint Louis* de Joinville (1225-1317). Celui-ci situe la scène à Damas. À titre de curiosité, citons le passage d'après l'édition de Jacques Monfrin :

Tandis que il aloient de leur hostel a l'ostel du soudanc, frere Yves vit *une femme vieille qui traversoit parmi la rue, et portoit en sa main destre une escuellee pleine de feu et en la senestre une phiole pleine d'yaue*. Frere Yves li demanda : « Que veus tu de ce faire ? » Elle li respondi qu'elle vouloit du feu ardoir paradis et de l'yaue esteindre enfer, que jamez n'en feust point. Et il li demanda : « Pourquoi veus tu ce fere ? – Pour ce que je ne weil que nulz face jamez bien pour le guerredon de paradis avoir ne pour la poour d'enfer, mez proprement pour l'amour de Dieu avoir, qui tant vaut et qui tout le bien nous peut faire³². »

L'histoire de cette « femme vieille », dont l'éditeur³³ nous dit qu'elle provient de propos attribués à la mystique Râbia al Adawiyya al Qaysiyya (714-801), a connu une diffusion assez large et durable pour qu'en 1641 Jean-Pierre Camus la développe copieusement dans *La Caritée ou le pourtraict de la vraye charité, Histoire dévotte tirée de la vie de S. Louys*³⁴ et qu'en 1682 Pierre Bayle la mentionne dans ses *Pensées diverses sur la comète*³⁵. De

³⁰ *HistoireD*, p. 631, note 134.

³¹ Genève, Droz, 1970, p. 65.

³² Joinville, *Vie de saint Louis, Texte établi, traduit, présenté et annoté avec variantes* par Jacques Monfrin, Paris, Dunod, 1995, § 445, p. 218.

³³ Voir sa note, *ibid.*, p. 424.

³⁴ Paris, Gervais Alliot, 1641. Voir la description de la vieille femme que l'auteur appelle *Caritée* : « Elle portoit en une de ses mains *un flambeau allumé*, d'autres disent *un reschant, ou un vaisseau d'une braizze ardante*, & en l'autre *une cruche pleine d'eau* [...] » (*ibid.*, p. 82).

³⁵ Voir le chapitre CLXXVIII des *Pensées diverses sur la comète*, dans *Libertins du XVII^e siècle, op. cit.*, t. II, p. 1048 : « Nos Histoires nous racontent qu'un ambassadeur de Saint Louis vers le Soudan de Damas, ayant demandé à *une femme qu'il trouva dans les rues ce qu'elle prétendait faire du feu qu'elle portait de l'une de ses mains, et de l'eau qu'elle portait de l'autre, apprit de cette femme, qu'elle destinait le feu à brûler le paradis, et l'eau à éteindre les flammes de l'enfer, afin que les hommes ne servissent plus la divinité par des vues mercenaires, mais uniquement à cause de l'excellence de sa nature.* »

même, Bossuet³⁶ l'a utilisée dans son *Abrégé de l'histoire de France*. Fénelon, qui en 1698 a pris connaissance de ce que faisait son adversaire³⁷, s'y réfère dans sa *Troisième lettre en réponse à celle de Monseigneur l'Évêque de Meaux*. Comme Henri-François Imbert³⁸ propose de voir dans cette *Troisième lettre* une source possible de Stendhal, citons-la pour voir si son hypothèse est valable :

Si vous voulez encore, Monseigneur, que le motif de la béatitude soit essentiel en tout acte d'amour, rappelez, je vous supplie, les instructions que vous donniez autrefois à monseigneur le Dauphin. Les voici tirées de celles de saint Louis à sa fille Isabelle : « Ayez toujours, disoit-il, l'intention de faire purement la volonté de Dieu par amour, quand même vous n'attendriez ni punition ni récompense. » Vous ajoutiez, Monseigneur : « C'est ainsi qu'il instruisoit ses enfans et qu'il vivoit lui-même. L'amour de Dieu animoit toutes ses actions : *il louoit beaucoup les paroles d'une femme qu'on trouva dans la Terre-Sainte, tenant d'une main un flambeau allumé, et de l'autre un vase plein d'eau. Comme on lui demanda ce qu'elle vouloit faire, elle répondit qu'elle vouloit brûler le paradis et éteindre l'enfer, afin que les hommes ne servissent plus Dieu que par le seul amour. C'est par cet amour qu'un si grand roi s'est élevé à un si haut degré de sainteté, qu'il a mérité d'être canonisé, et d'être proposé pour modèle à tous les princes. C'est pourquoi je me suis plus étendu sur ces paroles, qu'il a laissées à ses descendans comme un héritage plus précieux que la royauté.* » [...] Lui enseigniez-vous alors l'erreur fondamentale du quiétisme ? vous perdiez-vous en lui enseignant cette erreur ? Pour moi, je n'ai jamais proposé ce pur amour à monseigneur le duc de Bourgogne³⁹.

Certes, il n'est pas impossible qu'en tant que grand lecteur de Fénelon, Stendhal se soit inspiré de cette *Troisième lettre* pour rapporter la scène dans son *Histoire de la peinture en Italie*. Toutefois, les deux versions ne me paraissent pas tout à fait identiques. Entre autres, alors que Stendhal mentionne « une torche » et « une aiguère », Fénelon disait que l'héroïne avait porté « un flambeau allumé » et « un vase plein d'eau ». Les mots stendhaliens ne se

³⁶ Voir *Œuvres complètes de Bossuet publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux purgées des interpolations et rendues à leur intégrité* par F. Lachat, t. XXV, Paris, Louis Vives, 1864, p. 81 : « C'est ainsi que ce prince [= saint Louis] instruisoit ses enfans ; c'est ainsi qu'il vivoit lui-même. L'amour de Dieu animoit toutes ses actions, et il louoit beaucoup la parole d'une femme qu'on avoit trouvée dans la Terre-Sainte, tenant un flambeau allumé d'une main, et un vaisseau plein d'eau de l'autre, qui, étant interrogée de ce qu'elle en vouloit faire, répondit qu'elle vouloit mettre le feu au paradis, et éteindre le feu de l'enfer, afin, disoit-elle, que dorénavant les hommes servent Dieu par le seul amour. »

³⁷ Voir la lettre de Fénelon à l'abbé de Chantérac, le 30 mai 1698, dans *Correspondance de Fénelon*, t. VI, Texte établi par Jean Orcibal avec la collaboration de Jacques Le Brun et Irénée Noye, Genève et Paris, Droz, 1987, p. 406 : « On m'a mandé de Paris qu'on vous avait envoyé un extrait d'une vie de S. Louis, donnée en thème par M. de Meaux à Mgr le Dauphin. Vous y aurez vu cette femme, un flambeau et une cruche en main pour éteindre l'enfer et pour noyer le Paradis. La conclusion de M. de Meaux est très-forte. Montrez combien la passion le rend contraire à lui-même. »

³⁸ Voir *op. cit.*, p. 66. Quand l'érudit dit que « Fénelon rappelle cette anecdote à Bossuet » (*ibid.*, note 108), il semble avoir négligé que dans sa *Troisième lettre*, Fénelon « rappelle l'anecdote » que Bossuet avait rapportée dans son *Abrégé de l'histoire de France*.

³⁹ *Œuvres complètes de Fénelon, archevêque de Cambrai*, t. II, Paris, Méquignon Junior et J. Leroux et Gaume frères, Lille, L. Lefort et Besançon, Outhenin-Chalandre fils, 1848, p. 666, XIII ; le premier soulignement est de moi, tandis que le mot « l'erreur » est souligné par l'auteur.

retrouvent pas non plus chez Bossuet qui parlait d'« un flambeau allumé » et d'« un vaisseau plein d'eau », ni chez Pierre Bayle qui n'évoquait que le « feu » et l'« eau », ni chez Camus qui énumérait « un flambeau allumé, [...] un reschaut, ou un vaisseau d'une braize ardante, & [...] une cruche pleine d'eau », ni chez Joinville qui racontait que le frère prêcheur avait vu « une escuellee pleine de feu » et « une phiole pleine d'yaue ». N'y a-t-il pas un texte contenant les substantifs « torche » et « aiguière », d'où notre auteur ait pu tiré son extrait ? C'est ici qu'une des notes supplémentaires de Victor Del Litto en 1969 peut nous rendre service. Voici ce qu'elle dit :

Page 168. ... *pour lui-même*. – La phrase entre guillemets appartient à Diderot, *Œuvres*, tome II, pp. 256-257⁴⁰.

Comme on l'a vu, cette remarque ne se retrouve plus dans l'édition que le même spécialiste a publiée en 1996⁴¹. Pourquoi a-t-elle disparu ? Est-ce parce qu'elle était trop érudite ? Mais le nom de Diderot me paraît moins rébarbatif que le mot « allégorie » de la nouvelle version. Alors, parce qu'elle était trop longue ? Pourtant elle n'a que 78 signes (espace compris) alors que la note 134 de Folio compte 108 signes. Ou bien Victor Del Litto a-t-il oublié de se reporter à ses notes supplémentaires ? Ce ne serait pas impossible, encore que ce soit une bévue peu digne d'un grand spécialiste. On peut se demander s'il n'a pas fait travailler un sous-traitant, incapable de déchiffrer la note du Cercle du Bibliophile. Car que veut dire la « phrase entre guillemets » ? S'agit-il de la réplique de la femme (« Je veux brûler le ciel [...] afin que l'homme n'aime son Dieu que lui-même ») ? Dans ce cas-là, que devient le reste du chapitre XXXIII ? D'autre part, quelle édition désignent les « *Œuvres* » de Diderot ? Comme l'éditeur ou son collaborateur n'a pas mis les indications bibliographiques, on est condamné à chercher la réponse dans plusieurs publications portant ce titre et ayant un tome deuxième. Le catalogue de la Bibliothèque nationale de France nous apprend qu'il y en a au moins une dizaine, que l'on peut ranger selon l'ordre décroissant de leur parution :

- 1) *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Le Club français du livre, 1969 ;
- 2) *Œuvres choisies*, t. II, Paris, Larousse, 1953 ;
- 3) *Œuvres choisies, Précédées de sa vie par Madame de Vandeul et d'une introduction par François Tulou*, t. II, Paris, Garnier, 1928 ;
- 4) *Œuvres choisies, précédées d'une introduction par Paul Albert*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1877-1879, 6 vol., t. II, *Œuvres dramatiques* ;
- 5) *Œuvres complètes*, par Jules Assézat et Maurice Tourneux, Paris, Garnier, 1875-1877, 20 vol., t. II, *Philosophie* ;

⁴⁰ *HistoireAD*, t. II, p. 556 ; souligné par l'auteur.

⁴¹ Voir *HistoireD*, p. 631, note 134, citée ci-dessus.

- 6) *Œuvres choisies, précédées de sa vie* par François Génin, Paris, Firmin Didot, 1869, 2 vol. ;
 7) *Œuvres*, Paris, J. L. J. Brière, 1821, 21 vol. ;
 8) *Œuvres, publiées sur les manuscrits de l'auteur* par Jacques-André Naigeon, Paris, Deterville, 1800, 15 vol. ;
 9) *Collection complète des œuvres philosophiques, littéraires et dramatiques de M. Diderot*, Londres, 1773, 5 vol. ;
 10) *Œuvres de théâtre, Discours sur la poésie dramatique*, 2, Amsterdam, 1759.

D'après ma recherche sommaire, Victor Del Litto semble se référer à la cinquième pièce de la liste, à savoir aux *Œuvres complètes de Diderot* publiées par Jules Assézat et Maurice Tourneux. En effet, aux pages 251-262 du deuxième volume figure un article intitulé « Sur Les Femmes ». C'est un texte qui est paru dans la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de juillet 1772 et dans lequel l'auteur rend compte de l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* d'Antoine-Léonard Thomas⁴². Les pages 256-257 auxquelles renvoie le stendhalien contiennent un passage digne d'intérêt. Citons-le d'après la réimpression de la *Correspondance littéraire* en 1812, qu'aurait pu lire Stendhal :

Le quiétisme est l'hypocrisie de l'homme pervers et la vraie religion de la femme tendre. Il y eut cependant un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs [p. 254] si rares, qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui et s'épancher en Dieu ; mais cet homme fut le seul, il s'appelait Fénelon. C'est une femme qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : « *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son dieu que pour lui-même.* » Ce rôle ne va qu'à une femme⁴³.

La phrase qui commence par « C'est une femme », qui se termine par « *pour lui-même.* » et dans laquelle on retrouve les mots « torche » et « aiguière » est passée presque textuellement dans le chapitre XXXIII de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Puisqu'elle est précédée d'une mention de Fénelon, on peut supposer que Diderot s'est inspiré de sa *Troisième lettre en réponse à celle de Monseigneur l'Évêque de Meaux*. Si l'on comprend ainsi, Henri-François Imbert qui pensait que Stendhal s'était appuyé sur l'archevêque de Cambrai n'avait pas tout à fait tort. Mais entre les deux textes, il aurait dû intercaler Diderot, car l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* a reproduit assez fidèlement une phrase de son article « Sur les Femmes », avec une description qui ne figurait nulle part (« les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre »). Si la note de Victor

⁴² Paris, Moutard, 1772.

⁴³ « Sur les Femmes, par Diderot », dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782*, par le baron de Grimm et par Diderot, *Seconde édition, revue et corrigée*, t. II, Paris, F. Buisson, 1812, p. 253-254 ; souligné par l'auteur.

Del Litto en 1969 avait été moins elliptique et qu'elle ait été reprise dans son édition de 1996 avec des références bibliographiques moins obscures, elle aurait permis aux lecteurs de mieux apprécier l'un « des plus beaux textes symboliques de son œuvre ».

* * *

Avant de terminer, proposons une hypothèse sur une citation qu'apparemment on n'a pas encore identifiée. La réédition en 1813 de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* (1753-1769) de Grimm et Diderot a donné lieu à un compte rendu dans *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, le 10 décembre 1813. L'auteur qui a signé « M. » commence sa recension d'une manière qui mérite d'attirer notre attention :

Parmi les avantages de ces sortes de mémoires, il en est un qui a particulièrement rapport aux gens de lettres. Lorsque, de tant d'ouvrages publiés il y a cinquante ou soixante ans, et qui n'ont pas laissé que d'exciter une certaine attention, les dix-neuf vingtièmes se trouvent déjà condamnés à l'oubli, comment nos auteurs ne font-ils pas sur eux-mêmes un retour salutaire ? Comment ne se disent-ils pas, avec le héros d'une épigramme bien connue :

Las ! ce que c'est que de nous cependant !
Voilà l'état où je serai dimanche⁴⁴.

Comme chacun sait, les deux vers de cette « épigramme bien connue » figurent également dans le chapitre XLIX « Vestiges des études faites par Léonard pour le tableau de la cène » de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Ils apparaissent à la suite d'une critique de la « prose italienne, antérieure à Alfieri » qui tombait « sans cesse dans le vague⁴⁵ ». Rappelons le passage d'après l'édition originale de 1817 :

On se rappelle, malgré soi, cet ivrogne qui, voyant trébucher un de ses camarades, s'écrie :

Las ! ce que c'est que de nous cependant,
Voilà l'état où je serai dimanche.

Voilà pourtant ce que sera l'esprit du jour dans trois siècles⁴⁶.

Si Paul Arbelet⁴⁷ n'a rien dit sur cette citation, est-ce parce qu'il l'a trouvée trop célèbre ou parce qu'elle lui était obscure ? Il est impossible de répondre à la question. Quant à Victor Del Litto, il n'a rien ajouté dans la publication du Cercle du Bibliophile⁴⁸, mais en 1996 il a mis une courte note : « La source de cette citation (?) n'a pas été découverte⁴⁹. » Son point d'interrogation suggère qu'il se demandait s'il ne s'agissait pas

⁴⁴ *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, le 10 décembre 1813, p. 318.

⁴⁵ *Histoire 1817*, t. I, p. 191 ; souligné par l'auteur.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 192.

⁴⁷ *Histoire A*, t. I, p. 205.

⁴⁸ Voir *Histoire AD*, t. II, p. 555-563.

⁴⁹ *Histoire D*, p. 635, note 173.

d'un distique que l'auteur avait improvisé à l'occasion. Son impression est détrompée par l'article du *Journal des arts, des sciences et de la littérature* que je viens de citer.

Quelle est donc l'épigramme qui se lit ainsi en 1813 et 1817 sous les deux plumes différentes ? Si je ne me trompe, c'est la pièce intitulée « L'ivrogne et le savetier » de Masson de Morvilliers (né vers 1740 et mort en 1789). Elle a été imprimée dans plusieurs publications. La voici d'après le *Mercure de France* du 5 mars 1779 :

Un viel ivrogne ayant trop bu d'un coup,
Même de deux, tomba contre une borne ;
Le choc fut rude : il resta sous le coup
Presque assommé, l'œil hagard & l'air morne.
Un Savetier de près le regardant,
Tatoit son poulx, & lui tirant la manche :
Las ! ce que c'est que de nous cependant,
Voilà l'état où je serai Dimanche !

(Par M. Masson de Morvilliers)⁵⁰.

Ce huitain a connu une assez large diffusion et il a été cité comme exemple des « pensées naïves » dans des ouvrages didactiques tels que *Le Lycée de la jeunesse, ou les études réparées, Nouveau cours d'instruction à l'usage des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, & particulièrement de ceux dont les études ont été interrompues ou négligées*, par M. Moustalon⁵¹ ou *Rhétorique française adoptée par la commission des livres classiques pour l'usage des lycées et des écoles secondaires* par M. Domairon, *Première année du cours des belles-lettres*⁵². Quelle que soit la source immédiate de Stendhal, il avait donc pu l'apprendre par cœur pour en citer un fragment dans *l'Histoire de la peinture en Italie*.

Naturellement, ce que j'avance n'est qu'une hypothèse et des mises au point. Y trouvera-t-on quelque utilité ? Espérons que les futurs éditeurs du *Rouge et le Noir* et de *l'Histoire de la peinture en Italie* en tireront un certain profit. Quoi qu'il en soit, il ne serait pas inutile de savoir que la culture littéraire de notre auteur recèle encore bien des surprises.

⁵⁰ *Mercure de France*, le 5 mars 1779, p. 14 ; souligné par l'auteur.

⁵¹ T. II, Paris, Serviere, 1786, p. 169-170 : « Les exemples fixeront mieux qu'une plus longue dissertation, les limites entre les *pensées naïves* & celles qui sont naturelles ; limites dont il n'est pourtant donné qu'à la finesse de l'esprit de reconnoître les bornes. »

⁵² Paris, Deterville, 1804, p. 10 : « Voici une petite pièce de vers qui finit par *un trait vraiment naïf*. »